

parmi ceux qui prirent part à cette bastonnade, l'avouèrent plus tard, lorsqu'ils furent retrouvés par les quelques personnes qui ont tenté de reconstituer le fil des événements. Une ancienne lycéenne garde rouge finira par conclure, des années plus tard, face à l'un de ces enquêteurs improvisés : « Si vous voyez sa famille, dites-lui que je suis désolée. »

Les cadres de la Ligue littéraire trouvèrent en urgence un plan pour sortir l'auteur de *La Maison de thé* de cet enfer : ils se mirent à leur tour à le dénoncer et soutinrent qu'un tel élément contre-révolutionnaire devait être livré sans délai aux autorités judiciaires. Il fut ainsi conduit au poste. Lorsque vers minuit son épouse, Hu Xieqing, appelée par les policiers, vint enfin le récupérer, elle trouva un homme brisé. Ils rentrèrent en pousse-pousse. L'homme apprit à son épouse qu'il était convoqué le lendemain pour subir une séance similaire. Il ne s'y rendit jamais.

Le lendemain matin, pourtant, après avoir dit au revoir à sa petite-fille de trois ans, il quitta bien son domicile. On n'eut plus de nouvelles. Furieux de son absence à la réunion où il devait porter l'infamante plaque d'intellectuel, les gardes rouges débarquèrent dans la maison familiale, qu'ils mirent sens dessus dessous.

Shu Yi avait 31 ans. Il était ingénieur. Le soir tombé, il ne savait toujours pas où était passé son père. Alors, il emporta en guise de preuve le pardessus maculé de sang qu'avait porté Lao She la veille et courut en direction des bureaux du premier ministre, à Zhongnanhai, siège du gouvernement chinois. Un garde le reçut et, voyant la veste, lui garantit que le premier ministre, Zhou Enlai, serait aussitôt informé de la disparition ; des recherches seraient lancées au plus vite.

C'était déjà sur l'invitation du même Zhou Enlai que Lao She, qui séjournait aux États-Unis depuis 1946, était rentré en Chine à la fin de l'année 1949. La République populaire de Chine avait été fondée trois mois plus tôt. Comme beaucoup de ses concitoyens, l'écrivain avait été outré de l'autoritarisme du régime du Kuomintang et, sans adhérer outre mesure au projet communiste, a d'abord cru réellement à la possibilité pour son peuple de trouver là la dignité.

Il déchantait vite. Lao She n'était pas un naïf politique. Déjà en 1933, dans *La Cité des chats*, un astronaute chinois parvenait sur Mars pour y découvrir une société de félins hypercorrompue, cruelle, et dans laquelle un ami bien placé à la cour de justice vaut mieux que toutes les études. La dénonciation de la Chine des années 1930 était évidente. Plus de trois décennies plus tard, les gardes rouges se saisirent de cette œuvre pour critiquer son auteur.

Lao She semble avoir été impressionné autant qu'inquiété par Mao. En marge d'une réunion de l'assemblée du Parti communiste, en avril 1960, l'homme d'Etat avait parlé à l'écrivain des Mandchous, l'ethnie dont était issu Lao She. Il lui avait dit son admiration pour l'empereur Kangxi, de la dynastie Qing, Mandchou qui sut consolider le territoire de la Chine et unir ses différents groupes ethniques. Il avait également appris du confucianisme et de la culture des Han, le groupe majoritaire en Chine, que Mao présentait comme plus avancé. Ces commentaires demeurèrent dans l'esprit de Lao She.

La confiance de l'écrivain semble s'être éffritée au fil des campagnes. Dès 1956, Mao avait lancé les Cent Fleurs : chacun était invité à exprimer ses idées, une « floraison » qui allait permettre de débarrasser les éléments critiques et de les envoyer en camp de travail. Dix ans plus tard, l'année de sa mort,

Lao She avait expliqué à un couple de visiteurs britanniques, Roma et Stuart Gelder : « Je peux comprendre pourquoi Mao veut détruire les vieux concepts de la vie bourgeoise, mais je ne peux pas écrire sur cette lutte car je ne suis pas un marxiste et, de ce fait, je ne peux pas me sentir et penser comme un étudiant de Pékin en mai 1966 qui voit la situation sous le prisme du marxisme. »

En 1963, Zhou Enlai avait assuré aux écrivains qu'ils pouvaient publier librement mais, avec l'avènement de la Révolution culturelle, il conseilla à Lao She, qu'il admirait, de limiter ses sorties. « Zhou Enlai a fait ce qu'il a pu pour empêcher le pire de la part de son maître, Mao, mais même dans ses fonctions, il n'avait pas le pouvoir de protéger Lao She. Il s'est retrouvé dans une position délicate par rapport aux intellectuels qu'il a pu apprécier car, au final, il s'est toujours rangé du côté de Mao », constate le sinologue Paul Bady, qui fut attaché culturel de l'ambassade de France à Pékin de 1967 à 1970 et fonda, au début des années 1980, l'Association internationale des amis de Lao She.

LES INTERROGATIONS DE SON FILS

Dès les premiers jours d'août 1966, Lao She faisait part de ses inquiétudes à son ami Ba Jin, un auteur installé à Shanghai, dans les ruelles ombragées de l'ancienne concession française. Lui allait survivre aux persécutions des camps de travail mais son épouse, Xiao Shan, périra après s'être vu refuser des soins.

Ce n'est que dans l'après-midi du 25 août, le lendemain du départ de Lao She, que son fils reçut un appel de la Ligue littéraire de Pékin. Il s'y rendit aussitôt et on lui remit un certificat lui notifiant que son père s'était « détaché du peuple en mettant un terme à sa propre vie ». Shu Yi devait se rendre immédiatement au bord du lac Taiping. C'était là que son corps avait été retrouvé, flottant la tête dans l'eau, par un gymnaste matinal.

Même s'il a enseigné dans la ville côtière de Qingdao et vécu ensuite au Royaume-Uni, Lao She n'avait jamais appris à nager. Ses lunettes étaient posées sur le bord et sa veste bleue accrochée à une branche. Dans sa poche, on ne trouva qu'une carte sans titre mais avec son nom. Les badauds s'amassèrent lorsqu'ils comprirent qu'on venait d'y découvrir le grand romancier. Autour de lui, dans l'eau, on trouva des bouts de papier sur lesquels avaient été inscrits des caractères chinois. La police ne les rendit jamais à la famille et, si elle expliqua à Shu Yi qu'il s'agissait de citations de Mao, le fils se demanda si ces mots ne portaient pas plutôt l'explication du geste de son père qui lui a tant manqué. « Pour un homme d'honneur, mieux vaut rompre comme une baguette que de plier tel le bambou », pense comprendre M. Shu.

Au nord-ouest de la vieille ville, le paisible lac a depuis disparu, vaincu par la rapide urbanisation. A sa place se trouve désormais un atelier de réparation des bus et des métros. Vieillissant, le fils s'interroge toujours sur les pensées qui ont traversé l'esprit de son père entre cette matinée du 24 août où il a quitté sa demeure et sa mort, probablement la nuit suivante. Pourquoi s'est-il rendu aussi loin pour mettre fin à ses jours ? Jus-

qu'au lac, il y a à presque 6 km, plus d'une heure de marche, à travers les hutong (ruelles et passages) de la capitale.

Douze ans après les événements, Shu Yi pensa trouver une explication sur une carte du Pékin d'avant la Libération. Le lac « de la grande paix » était situé juste à l'extérieur des anciennes fortifications. C'est de l'autre côté de ce mur d'enceinte que se trouvait la maison orientée vers le sud que l'auteur avait acquise pour sa mère. Elle y avait passé les dix dernières années de sa vie et s'y était éteinte à l'été 1942.

Dès le lendemain, une affiche portant les mots « suicide noir », couleur associée aux contre-révolutionnaires, et une autre exaltant une « lutte contre les éléments bourgeois » était collée à la porte de la maison familiale. Le suicide des intellectuels, celui d'un des plus grands écrivains chinois, pas de quoi troubler le sommeil du chef d'orchestre de cette cacophonie. Dans *La Dernière Révolution de Mao* (Gallimard, 2009), Roderick MacFarquhar et Michael Schoenhals rapportent ces propos du Grand Timonier : « Les gens qui tentent de se suicider, n'essayez pas de les sauver ! La Chine est une nation tellement peuplée, ce n'est pas comme si nous ne pouvions pas nous passer de quelques-uns. »

De son côté, Paul Bady, aujourd'hui âgé de 74 ans, doute toujours qu'il se soit réellement agi d'un suicide. Quand bien même les circonstances de son décès ressemblent étrangement à celles de la mort d'un de ses personnages, Qi Tianyou, de *Quatre générations sous un même toit*. De par sa chrétienté, Lao She aurait dû juger que mettre fin à ses jours était un péché. Paul Bady fait valoir que les gardes rouges auraient eu tout intérêt à dissimuler la mise à mort d'un monument de la littérature chinoise. La police refusa l'autopsie.

Un peu plus d'un mois après sa mort, la fête nationale, date anniversaire de la fondation de la Chine populaire, le 1^{er} octobre, allait être l'occasion pour Zhou Enlai d'obtenir du vice-maire de Pékin, Wang Kunlun, en qui il avait confiance, des détails sur le décès de l'écrivain. Le premier ministre demanda ensuite à M. Wang de rendre visite à la famille, pour voir si elle avait besoin d'aide, mais celui-ci refusa et conseilla à Zhou d'y envoyer plutôt un de ses propres conseillers. Il craignait d'être accusé de sympathie avec un élément droitier.

Wang Kunlun allait de toute façon passer sept années en prison, de 1968 à 1975, alors que la Révolution culturelle se retournait contre quantité de cadres. En décembre 1980, au procès de la « bande des quatre », accusée d'avoir entraîné la Chine dans cette folie totalitaire, il témoigna personnellement à la barre contre Jiang Qing, M^{me} Mao.

Quelques années plus tard, Wang Kunlun rendra une visite à la veuve de Lao She. Il y trouvera la preuve que Zhou Enlai, malgré sa sympathie pour l'écrivain, n'avait pas pris le moindre risque : contrairement à ce qu'il avait conseillé, jamais il n'avait envoyé de conseiller s'enquérir de la situation de la famille.

Le Parti communiste procéda finalement à la réhabilitation posthume du célèbre écrivain, en 1978. On organisa une cérémonie d'incinération. On plaça dans l'urne sa paire de lunettes, son pinceau de calligraphie et une fleur de jasmin. Parmi ceux qui assistèrent à la commémoration se trouvait Deng Yingchao, l'épouse du défunt premier ministre. Elle expliqua que Zhou Enlai avait regretté tout le reste de sa vie de n'avoir pas su protéger un écrivain qu'il tenait en si haute estime. ■

HAROLD THIBault

Prochain article : les massacres des « catégories noires »